

tout net à M. Renan le titre de savant, malgré sa chaire d'Hébreu et son fauteuil à l'Institut.

Ewald, le chef de l'école de Goettingue, et Keim, un des plus habiles écrivains de l'école rivale de Tubingue, sont également impitoyables.

“ Ce que le livre de Renan renferme de bon, dit M. Ewald, est emprunté à l'Allemagne : nous n'en dirions rien, tant l'ivraie l'emporte ici sur le froment, si l'écrivain n'avait pas à tâche de le dissimuler. N'est-il pas étrange que, dans tout son livre, il ne cite jamais les sources allemandes où il a puisé ? Il parle, dans l'introduction, de l'école franco-allemande de Strasbourg et de Paris, laquelle n'a ni indépendance, ni originalité, et qui, jusqu'ici, n'a rien produit, je ne dis pas de remarquable, mais de bon.”

Keim termine ainsi sa *recension ou revue* :

“ Tel est le livre récent qui a été si avidement dévoré par un siècle qui a soif de vérité. C'est un beau livre, mais de la beauté d'un roman, ayant l'air de trancher de grandes questions ; mais n'en résolvant aucune. On dirait de nouveaux *Mystères de Paris*, inspirés par les idées du jour, écrits comme tout ce qui s'imprime aujourd'hui, au courant de la plume dans le but d'amuser un public de profanes sur les marches du temple. Ce livre ferait presque honorer celui de David Strauss : il nous ferait repenter d'avoir été si sévères. Strauss a écrit avec sérieux ; il discute, il cherche à prouver ; c'est un savant laborieux, au courant de tous les travaux de l'Allemagne. Strauss n'a point voulu flatter ses contemporains par les artifices d'un style calculé ; Strauss est plus rassis et, à tout prendre, plus raisonnable. Le livre de Renan est nul pour le savant qui ne saurait y rien trouver à son usage.”

Ces rebuffades de la science allemande doivent être d'autant plus pénibles pour M. Renan, que l'on cherchait à persuader au public que son livre était surtout appuyé sur les travaux et les études des écoles de la Germanie.

Nos lecteurs trouveront, dans notre feuille, le commencement d'une critique consciencieuse et savante, faite par un missionnaire de notre pays, sur quelques passages d'un autre ouvrage de M. Renan, son *Histoire des Langues Sémitiques*. On verra, par la suite de ce travail, que M. Renan maltraite autant les langues sauvages que l'Evangile, et ne les connaît pas mieux.

Bruxelles, septembre, 1863.

MONTALEMBERT : L'Eglise libre dans l'Etat libre : Discours prononcés à l'Assemblée générale des catholiques à Malines, les 18 et 22 août, 1863, par le Comte de Montalembert, 85 p. in-8o.

Ces discours, quoique diversement appréciés dans le monde catholique, sont peut-être, sous le rapport de l'éloquence, les productions les plus remarquables d'un des plus éloquents orateurs des temps modernes.

Québec, novembre, 1863.

LE FOYER CANADIEN : Nous avons reçu les livraisons de novembre et de décembre de cette publication, qui complètent le premier volume. Elles renferment une étude sur les chansons populaires du Canada, par M. le Dr. LaRue, qui sera suivie d'une étude sur les chansons historiques. On y trouve aussi le compte-rendu des opérations du bureau de direction, pendant l'année écoulée. Le *Foyer* compte actuellement 2413 abonnés. Au moyen du système de primes qu'il a établi, il a déjà publié cinq volumes de littérature canadienne, contenant 1685 pages et tirés à 10600 exemplaires. On peut se procurer six beaux volumes, c'est-à-dire, les deux volumes dont nous rendons compte plus loin, les *Anciens Canadiens* de M. de Gaspé, le volume publié et le volume de l'année prochaine du *Foyer*, pour \$3. C'est la dernière limite possible du bon marché, et, à moins d'exiger d'être payé pour lire nos écrivains canadiens, nous ne voyons point ce que l'on peut attendre de plus.

LA LITTÉRATURE CANADIENNE de 1850 à 1860, 2e volume, in-8o, 389 p. Desbarats. Ce second volume d'une série destinée à remplir la lacune qui existe entre le *Répertoire* de M. Huston, et les *Soirées* et le *Foyer*, vient de paraître, et, comme le précédent, il est donné en prime aux abonnés de cette dernière publication. Il renferme toute l'œuvre poétique de M. Octave Crémazie ; un choix des poésies de MM. Fiset et Lenoir ; diverses pièces de quelques autres poètes ; une étude sur Naples, par M. Bourassa ; un récit de la bataille de Châteauguay, par M. Adélard Boucher, et des études religieuses, de M. l'abbé Raymond. Nous publions, dans cette livraison, une jolie fable de M. Laberge, (aujourd'hui M. le Juge Laberge,) que nous empruntons à ce beau volume. Enfin, la direction du *Foyer* a cru devoir y placer une reproduction du premier roman de mœurs canadiennes qui ait vu le jour : *L'Influence d'un Livre ou le Chercheur de Trésors*, par M. Philippe de Gaspé. Vu le titre du recueil, nous croyons que l'on n'aurait pas dû commettre cet anachronisme, d'autant plus que le roman aurait aussi bien trouvé sa place dans le *Foyer*.

FERLAND : Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec, par M. Ferland, prêtre ; 2e édition, in-8o, 100 p. Desbarats. Cette nouvelle édition contient des additions importantes. Prix, 50 c. ; aux abonnés du *Foyer*, 25 c.

TRANSACTIONS of the Literary and Historical Society of Quebec, New Series, Vol. I, Part I. 118 p. in-8o. G. T. Cary.

Le dernier cahier que nous avions reçu de cette société, était la première partie du cinquième volume ; mais, depuis ce temps, l'édifice qu'occupait la société a été détruit par le feu ainsi que la bibliothèque et ses collections, y compris tout ce qui restait en main de ses transactions ; c'est pour cette raison que l'on n'achève point le 5e volume, et que l'on commence une nouvelle série. C'est la seconde fois qu'un pareil malheur arrive à la société et c'est une preuve de plus de l'importance qu'il y a de mettre de pareilles collections à l'épreuve de tels accidents, chose que nous avons trop souvent répétée pour que nous y insistions davantage.

Cette nouvelle livraison contient le discours annuel du président, un article de M. D'Arcy McGee sur Champlain, dont nous avons déjà parlé, un travail statistique de M. Harvey sur le commerce des céréales, avec une carte et un tableau, une relation de l'exploration de la rivière Moisie, par M. Cayley, accompagnée d'une carte, deux articles de M. Stanton, un sur le danger qu'offre la benzine et l'autre sur la géographie botanique du Canada, des commentaires sur certains passages de Shakespeare, par M. Merédith, un article sur le port de Québec, par M. Tate, et un travail considérable de M. Robert Bouchette, sur les poids et mesures du pays et de l'étranger.

Le président, M. Langton, dans son discours d'inauguration, fait ressortir tout l'avantage qui résulte pour un pays, même au point de vue des finances, des dépenses faites pour la protection des lettres, des sciences et des arts, dépenses contre lesquelles on est si souvent prêt à se récrier sans en connaître l'utilité et la portée. L'opinion de M. Langton, qui occupe une si haute position dans la hiérarchie financière et administrative nous paraît d'un grand poids en pareille matière, et nous la citons avec d'autant plus de plaisir que tout ce qu'il dit des sciences et des lettres s'applique avec encore beaucoup plus de force aux dépenses encourues pour l'instruction publique.

Parlant de ce qui avait été fait et entrepris sous la domination française sous ce rapport, M. Langton s'exprime comme suit : “ Je ne passe jamais près de l'ancien collège des jésuites, converti en casernes, sans un sentiment de honte, en comparant le courage et l'esprit d'entreprise de nos prédecesseurs avec notre apathie. Nous nous vantons de l'énergie supérieure de la race anglo-saxonne ; mais qu'avons nous fait, pendant un siècle entier d'occupation, pour le développement intellectuel du pays, qui puisse être comparé aux fondations que ceux-ci avaient établies, dans un temps où le Canada était encore un désert inexploré ? ”

L'expédition du professeur Hind, sur la rivière Moisie, nous fait voir un véritable *désert jusqu'à inexploré*, et le récit de M. Cayley serre le cœur à l'aspect des mornes solitudes dont il nous fait la peinture. L'objet des voyageurs était de franchir en canot la distance entre la source de la rivière Moisie et la baie des Esquimaux, ce que l'on dit praticable, grâce à une série de petits lacs reliés entre eux par des rivières. Se rendre ainsi en canot du golfe St. Laurent à l'Océan Atlantique, par l'intérieur des terres, eût été en effet quelque chose d'assez extraordinaire ; mais l'état des rivières et la brièveté de l'été dans ces parages n'a point permis à M. Hind et à ses compagnons d'accomplir cet exploit. Voici un petit passage qui montre quelle sorte de pays ils ont parcouru. L'endroit qui est décrit se trouve vers la hauteur des terres presqu'au bout de la distance parcourue.

“ Après avoir traversé ce lac long de deux milles, nous arrivâmes à un détroit qui nous lança dans une nappe d'eau plus vaste encore et la plus considérable que nous eussions rencontrée. Tachetée d'une infinité de petites îles, elle nous paraissait cependant avoir six ou sept milles d'étendue dans la direction où nous allions, et trois ou quatre dans l'autre direction ; les montagnes environnantes portaient toutes de ces gros blocs erratiques de granit que nous avons déjà décrits et qui paraissaient se tenir d'une manière si choquante sur la pointe et semblaient prêts à rouler sur nous.

“ Ici nous trouvâmes toute la végétation singulièrement arriérée. Le thé du Labrador n'était pas encore en fleurs, quoique nous en eussions vu de fleuri il y avait trois semaines au *Grand-Portage*. Les fougères commençaient seulement à pousser et à cela rien de surprenant, puisque le premier juillet au matin, le thermomètre était au-dessous du point de congélation, et qu'il avait gelé assez fort dans la nuit ; de fait l'on pouvait trouver encore beaucoup de neige dans des endroits abrités. Nous fûmes tous frappés du silence et de l'immobilité qui régnaient tout autour de nous. Pas un chant d'oiseau, pas même le bruissement d'un insecte, pas un signe de vie ! Les poissons eux-mêmes ne sautaient point dans la rivière comme ils ont l'habitude de le faire ailleurs, il semblait que, frappés de terreur, ils n'osaient point troubler le silence de la nature. C'est une étrange chose que de se trouver les seuls êtres animés dans cette étendue immense de lacs, d'îlots et de montagnes.”

Au retour les voyageurs passèrent quelque temps à la mission de la Baie des sept îles, et M. Cayley parle en termes très-favorables du Père Arnauld et de son influence sur les nombreux sauvages, qui y viennent de l'intérieur.

Montréal, octobre et novembre, 1863.

DAWSON : Air-breathers of the coal period, a descriptive account of the remains of Land animals found in the coal formation of Nova Scotia, by J. W. Dawson, LL.D., 82 p. in-30 et 7 pl.

Ce nouveau travail du savant Principal de l'Université McGill et de l'Ecole Normale, renferme des considérations importantes sur la théorie des formations carbonifères et sur l'origine des espèces.